

**Madagascar, Comores et Mascareignes
à travers la Hawiya d'Ibn Mâgid
(866 H. /1462)**

par
François VIRE et Jean-Claude HEBERT

La publication en 1971, par Ibrahim Khoury (1) du poème *Hâwiya^t al-ihtisâr fî usûl 'ilm al-bihâr*, (2) "Le tout en abrégé sur les principes de la science des mers", d'Ibn Mâgid offre à qui s'intéresse au passé de l'océan Indien une somme de données nautiques antérieures à l'arrivée des Portugais en ces eaux. Aussi, proposons-nous ici, à ceux qui ne possèdent pas la langue arabe,

1. Cf H. Grosset-Grange, *Introduction sur la navigation arabe médiévale* (88 p. en français) dans la série *Arab nautical sciences*, 1ère partie: *Ouvrages de Sulayman al-Mahrî* (texte arabe), vol. III, par I. Khoury, Publ. Acad. Ar. Damas, 1972.

2. Les termes arabes ont été transcrits selon le système phonétique international, mais les mots comoriens et malgaches ont été maintenus dans leur orthographe habituelle avec notamment le -y pour la finale en -i, ex. *nosy* : île pour *nossi*, prononcé *nusi*, Baly, Langany, etc...

une traduction annotée des brefs passages de ce long poème relatifs à Madagascar, aux îles Comores et aux Mascareignes (3).

Sans avoir à retracer la biographie d'Ibn Mâğid dont on ne connaît que fort peu de choses et dont les rares éléments sont donnés dans les ouvrages de G. Ferrand, de J. Sauvaget, de G.R. Tibbetts et de J. Khoury (4) nous nous bornerons à rappeler que la *Ĥlâwiya*, poème didactique en mètres *rağaz* (d'où son nom d'*urğūza*), est la première et la plus ordonnée de la quarantaine d'œuvres que composa ce fameux navigateur arabe des mers indiennes. Ibn Mâğid rédigea ce travail de quelques 1082 vers à rimes alternées (*muzdawīğ*) en 866H./1462 alors qu'il devait avoir une trentaine d'années; c'était le résultat de multiples enquêtes auprès de capitaines de navires (pers. *navhoda*, maître de nef, abrégé en *nâhodâ* et arabisé en *nâhudâ*^t, pl. *nawâhida*) et de pilotes (*mu'allim*, pl. *ma'âlîma*, en swahili *mualimu* = port. *moalimo*; *rubbân*, pl. *rabâbîn*, patron de barque) jointes aux informations reçues de son père et de

3. On consultera notamment sur ces questions: M. Bittner et W. Tomaschek, *Die topographischen Capitel des indischen Seespiegels Mohit mit einer Einleitung sowie mit 30 Tafeln von W. Tomaschek*, Vienne, 1897; G. Ferrand, *Introduction à l'astronomie nautique arabe*, Paris, 1928; M. Gaudefroy-Demombynes, "Les sources arabes du Muhit turc", *Journal Asiatique*, 10^e série, tome 20, Paris 1912, p. 547-550; outre la référence donnée à la note 1, H. Grosset-Grange, "La navigation arabe de jadis", *Navigation (Revue de l'Institut Français de Navigation)*, vol. XVII, n^o66, 1969, p. 227-237 et n^o68, p. 437-448; id., "Les procédés arabes de navigation en océan Indien au moment des grandes découvertes", dans *Sociétés et compagnies de commerce en Orient et dans l'océan indien* (Actes du 8^{ème} colloque international d'histoire maritime, Beyrouth 1966), Paris, 1970, p. 227-246; id., "Les traités arabes de navigation", *Arabica*, t. XIX, fasc. 3, 1972, p. 240-254; id., "Les marins arabes du moyen âge", *Arabica*, t. XXIV, fasc. 1, 1977, p. 42-57; A. Kammerer, "La découverte de Madagascar par les Portugais et la cartographie de l'île", *Bulletino de la Sociedade de Geographia de Lisboa*, 67^{ème} série, n^o 9-10, sept.-oct. 1949, Lisbonne 1950, 112 p., 5 pl. et un tableau; id., *Le Moyen Age de l'océan Indien et le peuplement de Madagascar*, Public. de l'Inst. d'Etudes Sup. de Lettres et Sc. Humaines, Centre Univ. de la Réunion, Saint Denis, 1975; Ch. Poirier, "Terre d'Islam en mer malgache" (1^{ère} partie, Lulangane, Nosy Langana, Nosy Manja), B.A.M. (numéro spécial du cinquantenaire), Tananarive 1954, p. 71-116; J. Sauvaget, "Sur d'anciennes instructions nautiques arabes pour les mers de l'Inde", *Journal Asiatique*, t. CCXXXVI, Paris 1948, p. 11-20; T.A. Shumovsky, *Tri neizvestnie lotzii Ahmada ibn Mâdjida*, Moscou, 1957 et *Três roteiros desconhecidos de A. Ibn Mâdjid* (trad. port. par M. Malkiel-Jirmounsky), Lisbonne, 1960; Sidi Ali Celebi, "Extracts from the Mohit that is the Ocean, a turkish work on navigation in the Indian seas", trad. angl. par J. Hammer-Purgstall, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, Calcutta, 1834-1839; G.R. Tibbetts, *Arab navigation in the Indian Ocean before the coming of the Portuguese being a translation of Kitâb al-Fawâ'id ... of Ahmad b. Mâjid al-Najdî*, Orient. Translation Fund, new ser., vol. XLII, published by the Royal Asiatic Society of Great Britain, Londres, 1971, 614 p., glossaire, 3 index, 7 cartes; P. Vérin, *Les échelles anciennes du commerce sur les côtes nord de Madagascar*, thèse de doctorat, Lille 1975, 2 vol. 1028 p., 31 pl.

4. Voir supra, note 3. L'article de G. Ferrand dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, "Shihâb ad-dîn Ahmad ibn Mâğid", sera à reprendre et à compléter dans la nouvelle édition.

son grand-père qui avaient eux-mêmes été pilotes, ayant navigué surtout en Mer Rouge et le long des côtes d'Arabie.

Cependant, après une longue carrière remplie de multiples croisières qui durent le mener aux Indes et en Afrique orientale, Ibn Mâğid, pas plus que ses aïeux, n'eut jamais l'occasion de reconnaître les îles qui nous occupent; c'est dire que les succincts renseignements les concernant que l'on peut glaner dans la *Hlâwiya* n'émanent que de ouï-dire non contrôlés par l'auteur qui, d'ailleurs, avoue franchement son manque d'informations personnelles.

Dans le monde des lettrés des pays d'Islam, il était, au moyen âge, de bon ton, sinon de règle, pour qui aspirait à quelque célébrité, de s'exprimer en vers fussent-ils de mirliton et Ibn Mâğid dût sacrifier à ce goût prononcé pour le rythme et la rime. Aussi, l'orientaliste amateur de belle poésie ne trouvera-t-il guère son compte dans la production de ce valeureux marin rimailleur. Par contre, l'homme de mer assez heureux pour joindre à sa connaissance de la navigation celle de l'arabe écrit découvre avec ce "lion de la mer" un vaste champ de recherches sur une masse de données dont le contrôle ou l'interprétation par des moyens scientifiques constitue matière à de fructueux travaux sur l'art nautique dans l'océan Indien au temps où compas et sextant étaient ignorés des patrons du cabotage. De ce genre de chercheur fut, au siècle dernier, le capitaine de vaisseau M. Guillain et, de nos jours, nous connaissons pareillement le capitaine au long cours H. Grosset-Grange aux savantes études duquel nous avons pu, avec profit, nous référer(5).

Aux siècles antérieurs à l'arrivée des Portugais, les rares et seules liaisons avec Madagascar (*ğazîra^t al-Qumr*) et ses proches satellites ne se firent, dans le bassin occidental de l'océan, que depuis les comptoirs musulmans établis sur la côte orientale africaine dont Malindi, Mombasa, Kilwa et Sofâla, avec, la plupart du temps, escale aux Comores; c'était déjà là de belles performances pour les grands caboteurs qu'étaient les navigateurs de l'époque. On ne saurait dire s'ils se lançaient dans des traversées directes depuis l'Arabie ou les Indes; les hauteurs données par Ibn Mâğid, avec pour méridien référentiel le cap d'al-Hadd au sortir du golfe arabe, n'indiquent, à vrai dire, aucune direction précise à suivre pouvant confirmer cette hypothèse.

D'autre part il ne semble pas que les patrons de navire, persans ou arabes, n'aient été animés que du seul désir de la découverte pour tenter d'aborder ces rivages insulaires. Esclaves, or, ivoire, peaux de léopards, singes divers, bois, épices et aromates étaient les denrées premières de négoce qui les avaient attirés au pays des Zandjs jusqu'à la "Sofâla de l'or" (*Sufâla^t al-tibr, al-dahab*) aux

5. Voir notes 1 et 3.

confins du pays Wâq-wâq. Ils espèrent retrouver dans les îles du grand large de l'est les mêmes sources de profit, mais ils durent vite constater que leurs espérances ne devaient se borner qu'à quelques cargaisons d'ambre gris et d'écailles de tortues éléphantines. Quant au trafic d'esclaves, il ne pouvait que leur attirer l'hostilité agressive des autochtones. Ainsi ce peu de "rentabilité" des îles doit être vraisemblablement à l'origine de la pauvreté de renseignements à leur sujet dont font preuve géographes, encyclopédies et chroniqueurs de langue arabe jusqu'au XV^{ème} siècle.

Malgré tout, il y eut assez de coureurs de mers, tant des pays musulmans que de l'Asie, pour reconnaître en leur détail les côtes de ces îles et y fonder, selon les conditions favorables à la vie qu'elles offraient, des établissements sommaires et précaires mais suffisants pour porter le nom de havres (pers. *bandar*, pl. ar. *banâdir*) assurant un mouillage bien abrité. Il est également certain que les premiers débarqués musulmans implantèrent les rudiments de la doctrine islamique partout où ils purent se fixer et d'abord dans les îles proches du rivage africain qui présentaient des garanties de sécurité pour leurs entrepôts commerciaux contre toute attaque surprise des populations indigènes de l'intérieur.

La localisation de la plupart des échelles que mentionnent Ibn Mâğid présente jusqu'à présent de sérieuses difficultés; beaucoup ont depuis longtemps disparu et les toponymes arabo-persans énoncés ont été en général vite oubliés. Quelques-uns ont toutefois survécu dans les chroniques des navigateurs européens et l'on arrive maintenant à retrouver trace de quelques appellations antérieures, notamment pour deux ou trois mouillages jadis fréquentés sur la côte nord-ouest de la grande île. Pour les autres toponymes, on ne peut apporter que des approximations tirées de calculs de positions et de la topographie des lieux supposés; c'est à ce problème ardu que s'est attelé le capitaine Grosset-Grange. D'autre part les recherches archéologiques menant à des découvertes corroborant des déductions tirées de textes et de chiffres restent sans contesté d'un immense secours; c'est sur cet objectif que P. Vêrin a, avec fruit, axé ses travaux. Mais, sur les quelques 4900 kms de côtes malgaches, seuls 1500 kms ont été systématiquement explorés et fouillés par cet admirable archéologue et au prix de quels efforts! Au nombre des obstacles que rencontrent de telles investigations, il ne faut pas oublier celui de la rapidité des remaniements que subissent certaines portions de côtes par avance ou retrait de la mer, et par l'invasion de la mangrove, surtout aux embouchures des cours d'eau. On doit souvent à ces brusques transformations des profils littoraux un engloutissement total et quasi-définitif de tout vestige de vie humaine.

Nous tenterons donc, en ces lignes, d'atténuer la sécheresse et le laconisme des indications d'Ibn Mâğid en mettant à profit les résultats obtenus par ceux qui se sont attaqués aux difficultés que nous venons d'évoquer.

Ibn Mâğid a divisé sa *Hâwiya* en onze chapitres d'inégale longueur, le plus court comportant quarante vers et le plus long cent quatre vingt cinq; les données concernant Madagascar, les Comores et les Mascareignes se trouvent dans trois chapitres différents et elles émanent de plusieurs sources qui ne concordent pas toujours entre elles. Avant d'en offrir la traduction, il nous paraît utile de donner un aperçu sur la teneur de chacun de ces trois extraits.

Le premier (extrait A), tiré du chapitre (section 43, vers 101 à 138) est relativement précis pour les Comores et le Cap d'Ambre (Râs al-milh = cap du sel); ce dernier est présenté sous deux latitudes dont une plus assurée, celle sur Grande Ourse à onze doigts (*isba'*) de hauteur. L'île d'Anjouan n'est, ici, mentionnée que sous le nom de son port de Domoni (Dumûnî), alors que son vrai nom sera donné dans le troisième extrait. Trois ports malgaches sont indiqués pour la côte ouest et aucun pour la côte est si ce n'est qu'il est fait allusion (vers 111-112) à la résidence du sultan (*balda^t al-sultân*), sans mention de toponyme. Quant au sud de l'île, il est à peu près totalement inconnu; "une information récente et d'exceptionnel intérêt", dit l'auteur (vers 114-115), en situe l'extrême pointe par Grande Ourse à un doigt de hauteur, selon certains manuscrits de l'ouvrage, et, selon certains autres, à quatre doigts, ce qui est plus près de la réalité. L'étymologie du nom d'al-Qumr désignant Madagascar serait à tirer de Qâmîrân, un petit-fils de Noé. Enfin, les Mascareignes, sans être dénommées, semblent vaguement connues comme se situant à l'est dans le prolongement des Maldives et Laquedives (al-Fâl).

Le deuxième passage (extrait B), pris au chapitre VII (section 57, vers 135-144), ne mentionne que des ports de la côte est sans en donner les hauteurs en latitude. Seuls sont indiqués les caps à prendre, depuis chacun d'eux, pour faire route vers l'île (ou les îles) Tîrî-Rağâ (sans doute La Réunion); mais ces données sont très peu sûres et l'auteur s'en excuse (vers 144). Il ressort des deux vers 123-124 de l'extrait A que ces îles n'étaient fréquentées que par des pilotes malgaches cherchant l'ambre gris; or, ceux-ci ignoraient le calcul des hauteurs d'astres en doigts et ne pouvaient de ce fait les fournir aux pilotes musulmans. En effet, sans connaître l'orientation à l'aide des trente deux rhumbs de la rose azimutale arabe, les Malgaches usent d'un système assez voisin. Outre les quatre directions cardinales, ils en distinguent douze secondaires dont la première correspond au nord-est; chacune porte le nom arabe

d'une des douze mansions zodiacales (6).

Le troisième passage (extrait C), tiré du chapitre IX (section 69, vers 50-79), est beaucoup plus prolixe en toponymes; il récapitule les latitudes en hauteurs sur Grande Ourse des ports comoriens et malgaches connus des musulmans à cette époque, exception faite de l'île de Mayotte, qui est ici omise. Il est aisé de dissocier, grâce à l'extrait précédent, les ports de la côte ouest de ceux de la côte est. La répétition dans le deuxième extrait des trois toponymes *bandar Hadûda*, *bandar Kûs* et *bandar Kûri* avec des hauteurs différentes pose un problème d'identification. Ibn Mâğid n'a fait que rapporter les avis divergents sans être à même de trancher vu son ignorance en la matière. On ne saurait cependant hésiter à retenir les mentions aux hauteurs de quatre ou cinq doigts, plutôt que celles à un ou deux doigts qui conduisent beaucoup trop au sud, car, on constate que, passés le Cap Saint André à l'ouest et l'île Sainte Marie à l'est, les hauteurs données sont de plus en plus imprécises pour ne pas dire erronées; ce serait là une preuve que les navigateurs arabes d'alors ne fréquentaient guère Madagascar et le ton avec lequel Ibn Mâğid parle de cette navigation vers la grande île est peu fait pour en inciter l'entreprise, car, à le lire, ce ne sont que tempêtes, violents courants, hauts-fonds et écueils qui attendent l'imprudent s'il s'y risque.

Dans l'arabisation des toponymes se présente la constante dualité de prononciation de la lettre djim avec les j (de jardin) et g (de garçon). Le choix de l'un ou de l'autre ne peut être dicté que par les prononciations locales; ainsi Lûlûğğân (= Langany) doit s'entendre Lûlûgân, tandis que Anğaziğğa représente Angaziğga (= Ngazidja) et Manzalâğgi restera tel quel vu les anciennes appellations européennes de Masselage en français, Massalagem en portugais, et Matheledj en anglais.

6. Voir J.C. Hébert, "La cosmographie malgache", *Taloha*, 1, fig. p. 85 et *id.* "L'énumération des points cardinaux et l'importance du nord-est", *ibidem*, fig. p. 159.

Traduction

Extrait A (chap. V, section 43, vers 101-138)

(Rhumbs des caps sur Madagascar et les îles environnantes)

101. Madagascar (al-Qomr) commence, au nord, sur Grande Ourse à onze doigts de hauteur (1); ce n'est pas là parole en l'air;

102. j'entends, mon brave, au Cap-du-sel (Ras al-milh) (2) que connaissent (les pilotes) aussi bien Arabes que Persans (3).

103. Certains ont dit (ce cap) à douze doigts de hauteur; mais, au couchant, c'est bien Grande Ourse à onze doigts.

104. Entre l'île et (le littoral d') en face il y a cinquante-six *zâm* (4) sans lé-siner.

105. Et Anğaziğa (= Grande Comore), entre Madagascar et la côte (swahilie) (5), est celle des îles la plus connue; retiens mes dire!

106. Il y a aussi Dumûni (= Anjouan) (6) et, de même, Mulâli (= Mohéli) sur Grande Ourse à onze doigts de hauteur et ce, sans bévue.

107. On trouve encore, encore, Muwutû (= Mayotte) sur Grande Ourse à dix doigts et demi; voilà quelles sont les îles les plus remarquables (7). A toi de retenir ce que je t'en dis.

108. Outre des îles, une foule d'autres jalonnent la côte (malgache?), les unes portant un nom, les autres en étant dépourvues.

109. Le cap terminal sud de Madagascar, ne le connaît que le Révélateur de l'Évangile (8)

110. et nous n'avons pu recueillir à son sujet ni données sûres, ni relevés de hauteurs, ni mentions d'échelles (9).

111. Par contre, sur son extrémité septentrionale avec ses havres, la résidence du sultan (10) et ses îles,

112. tous commentaires en seront donnés avec la nomenclature des ports en un autre chapitre et avec toutes précisions.

113. La route pour Madagascar est: cap à l'ouest sur (le rhumb de) Sirius (11) et, là-bas, la mer est dure à tenir!

114. Lors d'un récent entretien et d'exceptionnel intérêt (que j'eus) avec les rares (pilotes) qui en puissent parler par expérience,

115. j'appris que l'extrémité méridionale de Madagascar serait sur Grande Ourse à un doigt de hauteur (12) et que (pour y parvenir) la route à tenir est: cap au sud-ouest sur (le rhumb de) Canope (13).

116. Certains d'entre eux disent que, tout au long, le cap à tenir est (à l'ouest) sur (le rhumb de) Sirius; voilà ce qu'il en appert, ami clairvoyant!

117. Le nom d'al-Qumr est tiré de (celui de) Qâmirân fils de Sem fils de Noé, notre second père (14).

118. A son grand large, Madagascar connaît des îles situées (à l'est) dans le prolongement (de l'archipel) d'al-Fâl (Laquedives et Maldives) et repérables à des amers,

119. mais, aussi, environnées de hauts-fonds et de brisants; par rapport à la grande île, elles se localisent vers le sud,

120. à (une distance de) douze *zâ'm* (15) (de la côte); pilote! ce sont là de vastes îles aux sommets pointant haut dans le ciel (16).

121. On ne connaît pas leur hauteur en doigts sur Grande Ourse; elles sont terres inconnues aux contrées vierges d'occupants.

122. Toutefois, te renseigneront (à leur sujet) (le chapitre sur) les bases de départ, puis (celui sur) les distances qui les en séparent, toi qui es perspicace.

123. Les navigateurs des littoraux malgaches y ont, eux, des mouillages qu'ils connaissent parfaitement (17);

124. ils en rapportent, frère, de l'ambre gris, et ce depuis les temps les plus reculés (18).

125. Certains pilotes ont déclaré que (les côtes de) Madagascar et (du pays) Zandj sont parallèles et ne s'écartent pas l'une de l'autre tant que la Grande Ourse est encore visible.

126. D'aucuns qui s'y sont laissés prendre assurent que l'on fait inéluçablement fausse route en gardant toujours le cap au sud entre ces deux littoraux.

127. D'ailleurs, c'est là un détroit aux écueils redoutables, aux lames et aux courants d'une rare violence (19).

128. Si Allah décide qu'un voilier pénètre (à l'extrême sud) dans la Mer Océane (Uqânûs), au grand risque de se perdre corps et biens,

129. l'égaré n'a d'autre havre de salut que les côtes du (pays d') al-Kânim (= le Kanem), au sud du Soudan (20) et cela sache-le bien!

130. Pilote, on a dit aussi que l'extrême sud de Madagascar, sur Grande Ourse à un doigt de hauteur, est à Port-Kouri (bandar Kûrî) (21), sache-le aussi!

131. L'extrême nord de Madagascar, là où se trouve Lûlûġân (= Langany) (22) est, de toute évidence, sur Grande Ourse à dix doigts de hauteur,

132. dans une anse qui te sera un sûr abri car, orientée vers le sud, elle s'étend entre deux promontoires (23), et retiens bien mes dire!

133. Je préciserai que le Cap-du-sel (2) est sur Grande Ourse à onze doigts de hauteur et que Manzalâgî (= Vieux Masselage) (24) se relève sur Grande Ourse à dix doigts, souviens-t-en!

134. Pilote, on nous a dit que la largeur (est-ouest) de Madagascar est de vingt *zâm* (25); c'est là, du moins, ce qu'avancent les savants.

135. Sache également que tout autour de Madagascar ce ne sont que récifs, écueils et îlots.

136-137... (26)

138. Voilà comment se présente Madagascar; quant à sa hauteur sidérale de base (27), je la donnerai au septième chapitre (28).

(fin du cinquième chapitre).

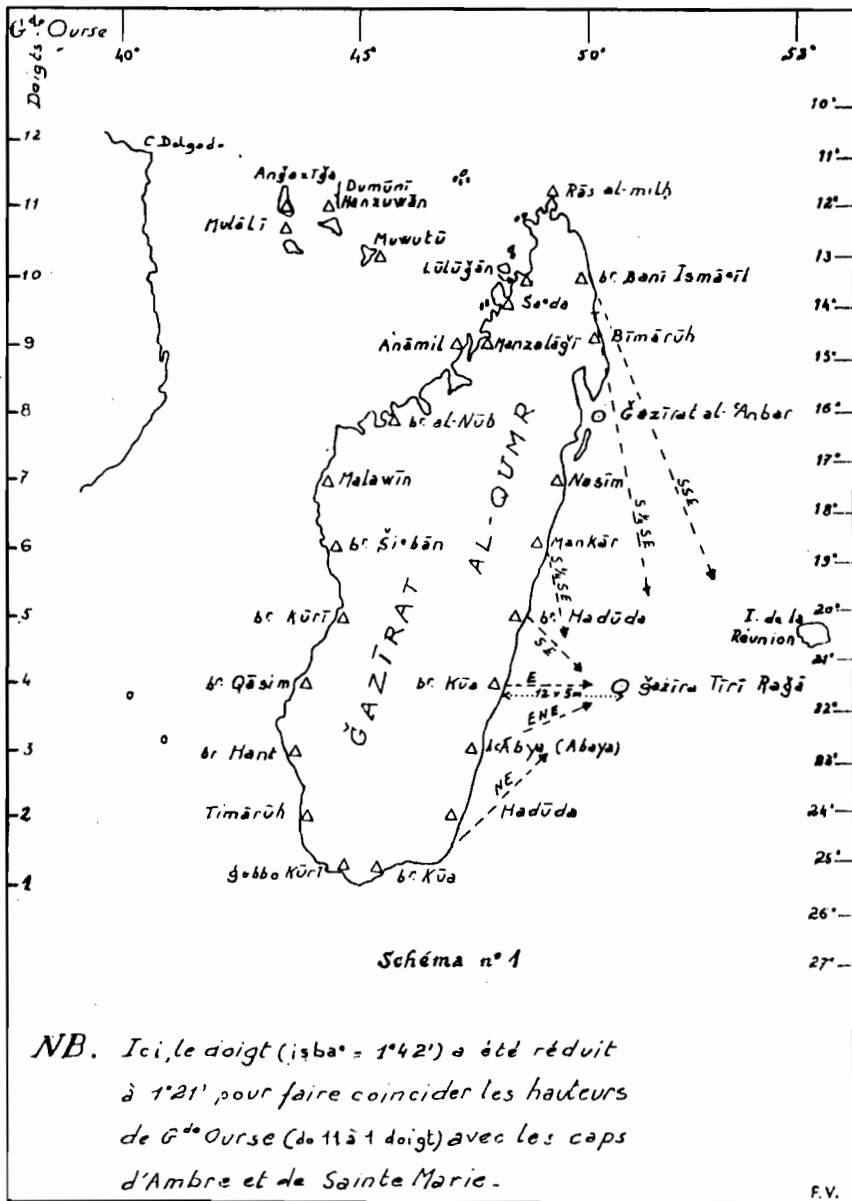
Commentaires

1. Selon Sulaymân al-Mahri, le doigt (*isba'*) correspondait à une hauteur de $1^{\circ} 5/7$, soit $1^{\circ} 42' 51''$, mais certaines données d'Ibn Mâğid s'avèrent assez exactes en prenant le doigt tantôt à $1^{\circ} 43'$, valeur adoptée par Tibbetts, tantôt à $1^{\circ} 42'$ selon Grosset-Grange; nous nous en tiendrons à ce dernier chiffre.

2. C'est le Cap d'Ambre, à la latitude de $11^{\circ} 57'$ Sud. La hauteur donnée par Ibn Mâğid le situe à un demi degré environ trop au nord, mais cette erreur théorique ne pouvait, en fait, que favoriser la navigation pratique puisque le doublage d'ouest en est du cap imposait le plus souvent une route au nord menant, quelquefois, jusqu'au large des Seychelles (ar. *Zarîn*, du pers. *zêrîn dorée*).

3. Cette double origine se retrouve dans la toponymie des ports malgaches dont un certain nombre sont persans, peut-être des premiers Chiraziens qui seraient, alors, arrivés avant les Portugais, contrairement à ce que disent certaines traditions comoriennes.

4. Le *zâm* (pl. *azwâm*) "quart", unité espace / temps, a été défini par Grosset-Grange comme étant la route parcourue en trois heures par un voilier arabe sous de bonnes conditions météorologiques, soit une moyenne de 12,5 milles nautiques; les 56 *zâm* d'Ibn Mâğid représentent donc environ 700 m. n., chiffre un peu fort si l'on voit une orthodromie suivant le douzième parallèle, mais très acceptable en considérant une route réelle depuis un des grands ports africains comme Kilwa, avec escale aux Comores et atterrissage en un mouillage connu du nord-ouest comme Langany.



5. Tiré du pluriel arabe *sawâhil*, rivages, cet adjectif désigne la côte est africaine de l'ancien pays des Zandjs.

6. Domoni, petit port de la côte est d'Anjouan, fut la première capitale de l'île et lui donnait alors son nom, à côté de Hanzuwân (voir infra n° 41). Domoni perdra son rôle à la fin du XIX^{ème} siècle avec le développement de Mutsamudu.

7. Ibn Mâğid ignore cet hypothétique îlot de Mujumbi pendant longtemps situé sur les vieilles cartes européennes, entre les Comores et Madagascar.

8. Par nécessité d'une rime en *li* répondant à *al-suhayli* de l'hémistiche précédent, Ibn Mâğid nomme l'Évangile (al-Ingîli) en le prenant pour un texte "révélé" comme l'est, pour lui musulman, le Coran.

9. Pourtant l'auteur va, plus loin, en citer deux avec *bandar Kûs* et *bandar Kûri*, mais sans pouvoir en donner une position précise.

10. On verra plus loin (Extrait C) qu'il s'agit de Bîmârûh / Vohémar.

11. Les caps que donne Ibn Mâğid sont basés sur le méridien référentiel d'origine du Cap al-Hadd (59° 50' Est), point le plus oriental de l'Arabie, au débouché du Golfe arabe; la longitude de Cap d'Ambre étant environ 49° 15' Est, l'écart entre les deux méridiens est donc de plus de dix degrés. Le rhumb ouest de Sirius est OSO, soit 247° 30'. Cet angle de route très à l'ouest correspond à l'orientation de la côte sud de l'Arabie et laisse supposer, non une traversée directe, mais un parcours avec escales à Socotra et aux ports swahilis. En orthodromie, la bonne direction eut été entre S 1/4 SO et SSO, soit approximativement sur un angle de 198°, c'est-à-dire entre les rhumbs ouest de Canope et d'Achernar.

12. Deux des manuscrits de la *Hâwiya* donnent la variante *arba'a* "à quatre doigts" au lieu de *isba'i* "à un doigt"; or, ces quatre doigts situeraient le Cap Sainte Marie entre le 24^{ème} et le 25^{ème} parallèle ce qui est la réalité (latitude réelle: 25° 33'). La lecture "à un doigt", pourtant confirmée plus bas (vers 130), met ce cap au-dessous du 29^{ème} parallèle. Par contre, dans un ouvrage postérieur, la *'Umda*, Ibn Mâğid fait finir Madagascar sur Grande Ourse à trois doigts de hauteur, en un mouillage nommé Hûfa (ou Hawfa). Toutes ces contradictions dénotent bien le manque quasi-total d'informations sûres qu'avait l'auteur.

13. Soit la direction SSO (= 202° 30'); c'est là l'angle d'orientation nord-sud de la grande île.

14. Le premier était Adam. Nous n'avons pu trouver d'où Ibn Mâğid a tiré cette explication étymologique et ce Qâmirân (fils de 'Amir), petit-fils (et non fils) de Sem n'est pas mentionné dans les générations issues de ce dernier

(Genèse, XI, 10-15). Les généalogistes arabes attribuent à Sem dix-neuf fils dont chacun fut à l'origine d'un peuple et d'une langue. Al-Mas'ûdî n'en cite que Aram et Arphaxad ancêtre d'Abraham (voir *Les Prairies d'or*, Paris 1962, t. I, § 68). La tradition veut peut-être que ce Qâmirân fût le premier homme à fouler le sol de Madagascar. Il faut cependant noter que les Nubiens, les Bedja et les Zandjs, de même que les habitants de l'Inde et du Sind, sont censés descendre de Canaan fils de Cham et non de Sem (voir Al-Mas'ûdî, *op. cit.*, t. II, § 844, 1169).

15. Allusion probable aux îles Mascareignes, mais les 12 *zâm* d'Ibn Mâğid (soit env. 150 m. n.) restent bien trop faibles car, de Tamatave à La Réunion, on compte, en orthodromie, 360 m. n. environ, ce qui représenterait un peu plus de 28 *zâm*.

16. Cette description ne s'accorde parfaitement qu'avec l'île de La Réunion dont le Piton-des-Neiges culmine à 3069 m. et le Grand-Bénard à 2896 m.

17. On ne peut que s'étonner d'une telle affirmation car les Malgaches ne s'aventureraient pas en haute mer. Il s'agit peut-être, dans l'esprit d'Ibn Mâğid, de musulmans, persans ou arabes, relâchant sporadiquement sur ces îles. A l'arrivée des Européens, les Mascareignes étaient vides d'habitants. A La Réunion, ce n'est qu'en 1646 que douze mutins de la garnison de Fort Dauphin furent débarqués, vivant "à la Robinson" des ressources locales, ils y firent souche. La véritable colonisation se fera en 1665 sur les instances de Colbert.

18. Pour Madagascar et, en particulier, Vohémar, le trafic de l'ambre gris est attesté en de nombreuses relations européennes des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles. Le ramassage de cette précieuse concrétion intestinale du cachalot sur les côtes des Macareignes est très vraisemblable; les géographes et encyclopédistes arabes du Moyen Age tels que al-Mas'ûdî, al-Damîrî et al-Nuwayrî vantent l'ambre gris de l'Océan Indien et, notamment, celui provenant des côtes swahilies et d'Insulinde (voir *Encyclopédie de l'Islam*, nouv. édit., I, 498, sub '*Anbar*').

19. C'est particulièrement vrai pour le Canal de Mozambique, au voisinage du banc de Pracel, au sud de cap Saint André.

20. Pour Ibn Mâğid, le pays d'al-Kânim (= le Kanem) (lu à tort al-Kâtîm par G. Ferrand) représente tout le territoire sud-africain, alors que pour les géographes et les voyageurs comme Ibn Battouta c'est la région du Tchad; on ne connaissait rien au-delà du Niger. Khoury a omis ce toponyme dans son glossaire des noms de lieux.

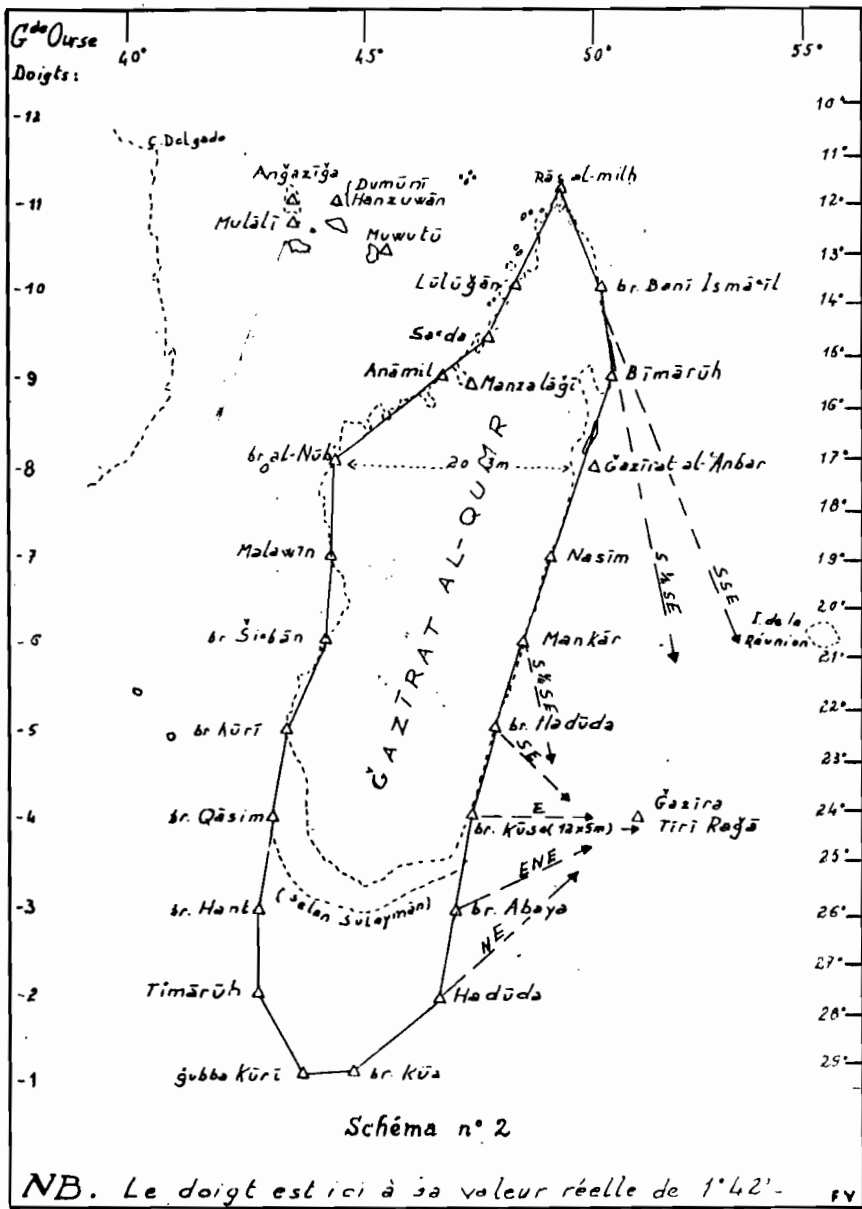
21. La plus grande confusion règne à propos de ce toponyme qu'Ibn Mâğid cite plusieurs fois avec des hauteurs différentes de Grande Ourse. Un *bandar*

Kūrj serait, sur la côte ouest, à cinq doigts, et Khoury le place, sur sa carte, à Morondava. Un autre port de ce nom est donné, sur la côte est, à quatre doigts, et Tibbetts propose d'y voir Mananjary. Enfin, à un doigt de hauteur, Ibn Mâğid situe une "baie de Kūrī" (*gubba* Kūrī) qu'il nomme, ici, *bandar* "port" (peut-être pour les besoins de la métrique) et qui pourrait correspondre à la baie d'Androka. On ne peut s'empêcher de rapprocher ce toponyme de l'ethnonyme Masikora, les Machicores de Flacourt, dont le nom signifierait "cultivateurs" (*sikora* serait un mot africain).

22. C'est l'ancien Lulangane / Loulangane, le Lulemgwane des Portugais, c'est à dire l'îlot de Nosy Langany ou Nosy Manja dans la baie de la Mahajamba. Dans ses ouvrages postérieurs, Ibn Mâğid le nomme bien Langânî = Langany, la terminaison *-ni* étant peut-être le locatif swahili; la hauteur de dix doigts place Langany trop au nord et la bonne hauteur eut été à neuf doigts et un tiers. Langany fut un établissement commercial fondé par des immigrants "arabes" d'abord sur l'îlot puis sur la côte, à huit kms à l'est. Tristan da Cunha devait y faire une rapide et sanglante descente en décembre 1506. L'agglomération de la côte s'appellera Manzalâğî, Masselage (le vieux), le Mazelagem Velha portugais (voir infra note 24). Le site de Langany, riche en vestiges archéologiques musulmans, a été minutieusement et fructueusement exploré par P. Vérin (voir *Les échelles...*, II, 519-576).

23. Ces renseignements sur la baie de Mahajamba et Langany sont exacts; Nosy Langany se trouve à la pointe de l'avancée d'Analafaly qui, avec celle d'Ampasimanangy en face, forme le goulet d'entrée de la baie (voir carte détaillée des lieux dans Vérin, op. cit., II, 520).

24. Ibn Mâğid confirme implicitement en ce vers l'identité de Langany (sur l'îlot) et du "Vieux Masselage" (sur la côte en face). On retiendra donc qu'à son époque la double appellation de ce florissant port musulman existait déjà. Le toponyme arabisé en Manzalâğî (ou Manzilâğî) s'est trouvé transcrit sous de multiples formes dans les relations européennes des siècles suivants; on relève ainsi Manzelage (D. de Couto, 1555), Massalagem Velha (Luis Mariano, 1614), Vieux Magelage (Dupré Eberard, 1667), Old Mathaledj (W. Hacke, 1680), Vecchia Masalanga (Coronelli, 1681), Old Mathelage (Thornton, 1703), Masaliet (Jacob de Bucquoy, 1722), Massalagem Velha (de L'Isle, 1722), Masyeyleyn (John Nieuhoff, 1732), Magelagie (1752), Old Mathelage (Van Keulen, 1753), Vieux Masselage (Bellin, 1765) et Vieux Massaili (d'Après, 1776). Le déclin du Vieux Masselage ne s'amorça qu'à la première moitié du XVII^e siècle au profit du Nouveau Masselage implanté dans la baie de Boëny; l'exode des habitants du Vieux Masselage fut déterminé par la défaite que leur infligea le roi de Tinguimaro et l'investissement de la ville.



L'étymologie de Manzalâġi / Manzilâġi reste obscure. Guillain proposait d'y voir, en arabe, soit *musallâ* "terrain de plein air réservé à la prière en commun", soit *muzallaġ* "arrivant qui s'est joint à une tribu étrangère", "étranger intégré"; l'une et l'autre acceptions restent bien douteuses, d'autant plus que la seconde est d'emploi très rare dans la langue. De son côté, Vérin qui rapporte Guillain (op. cit. , I, 254) ajoute, parlant du Nouveau Masselage: "...au XVIIème siècle ... l'échelle de la baie (de Boëny) est désignée sous les diverses déformations de *Masalajy*, mot antalaotse ancien (dérivé du swahili qui l'a lui-même emprunté à l'arabe) signifiant "lieu où l'on prie" (aujourd'hui *mik-osoaly*). Si le nom est d'origine arabe, nous y verrions plutôt un composé avec *manzil* "établissement, station" et *al-lâġi* / *al-lâġi* "le réfugié" ou *al-âġi* "l'arrivant"; ainsi *manzil l-lâġi* serait "la station du réfugié" ou "de l'immigré". Ce n'est là qu'une hypothèse. Certains, enfin, ont avec ce terme envisagé une corruption de Mahajamba (?); certes, Dumaine (1792) nomme Masselage Mazamba et Inverarity (1803) Majambo et Mandza, mais on est loin du nom donné par Ibn Mâġid! Pourquoi, en fait, nous ne saurions trancher de ce problème linguistique vu que l'on ne dispose jusqu'à présent en arabe que l'unique source fournie par notre auteur.

25. Soit 250 m. n. ou 460 kms environ, chiffre assez faible si l'on considère les 600 kms (= 26 *zâm*) séparant Tamboharano à l'ouest, de Foulpointe à l'est, mais acceptable pour la distance séparant la baie de Baly et Mananara. Dans l'imagination d'Ibn Mâġid, à partir du cap Saint André, les deux côtes de Madagascar devaient être parallèles et à peu près rectilignes (voir schéma n° 2) et la mesure qu'il avance correspond assez bien à une bonne largeur moyenne; il précise, d'ailleurs, que c'est là ce que disent "les savants", sous-entendant son ignorance en la matière.

26. Les vers 136 et 137 ne concernent pas ce passage et sont à replacer ailleurs dans la Hâwiya; en voici la teneur: "136. Sur Grande Ourse à sept doigts de hauteur et par faibles fonds, prends le cap, amures à babord, sur (le rhumb d') Arcturus et va 137. jusqu'à ce que Grande Ourse arrive à huit doigts pour qui l'observe sur la joue du navire". Ce cap est une route ENE que Khoury n'a pas essayé de remettre dans son contexte.

27. La "hauteur sidérale de base" (*al-qiyâs al-asli*) est la hauteur de l'Etoile Polaire (al-Ġâh) au moment de la prise de hauteur d'une autre étoile.

28. En fait Ibn Mâġid ne la donnera nulle part, et pour cause, la Polaire n'étant pratiquement plus visible dans l'hémisphère austral, à la latitude de Madagascar.

Traduction

Extrait B (chap. VII, section 57, vers 135-144)

(Les échelles de Madagascar)

135. Si, appareillant des côtes (est) de Madagascar, ton intention est la traversée jusqu'aux îles (de l'est),

136. mets le cap sur Tîrî-Rağâ (= une des Mascareignes) (29) suivant (le rhumb d') Achernar (30), à partir d'une latitude égale à celle de Sa'da (31), ainsi que me l'a dit mon informateur.

137. Depuis Port-Banî Isma'îl (32), marche, mon ami, cap à l'est sur (le rhumb de) Camope (13).

138. Depuis Mankâr (33), prends cap à l'est sur (le rhumb d') Achernar et Tîrî-Rağâ apparaîtra sûrement à ton horizon.

139. Depuis Hadûda (34), avec cap à l'est sur (le rhumb du) Scorpion (35), tu la toucheras de même, toi qui es rompu à la routine.

140. Mais ta route sera sur (le rhumb d') Altaïr (= plein est), si tu mets à la voile des abords de Port-Kous (bandar Kûs) (36); ne dédaigne pas de l'apprendre!

141. Tu atterriras, frère, à l'île Tîrî-Rağâ, depuis Port-Abya (bandar Abya/ Abaya) (37), et à coup sûr,

142. en tenant, l'ami, cap à l'est sur (le rhumb d') Arcturus (38). De même la rallieras-tu, depuis Kourî (Kûrî) (39), en prenant cap à l'est sur (le rhumb de) Capella (40).

143. Voilà donc quelles sont toutes les échelles (de l'est) de Madagascar; à toi de bien comprendre mes vers!

144. N'étaient, frère, les divergences des rapporteurs, nous t'aurions énuméré le double d'escales notoires.

Commentaires

29. Il faut peut-être entendre Tîrî-Rağâ. Tomaschek a lu Tîr-i rahâ selon la construction persane de l'état d'annexion et pour Tibbetts c'est Tîrî-Zahâ; il semble que la bonne leçon soit celle adoptée ici par Khoury. Joint au problème du diacritisme des consonnes est celui du sens de l'appellation. En persan l'expression *tîr-i rağâ* signifie "flèche de l'espoir", *rağâ* étant arabe; en astro-

nomie *tir*, arabisé en *al-Tir*, désigne Sirius et son rhumb. Mais rien n'autorise encore à prendre ce nom composé pour persan; il se peut très bien que *rağā* soit à lire *rağā* et d'origine indonésienne (?). D'autre part, on ne saurait dire à laquelle des Mascareignes ce nom est donné, mais de fortes présomptions inclinent pour l'île de La Réunion, comme étant la plus rapprochée de Madagascar. Dans l'extrait suivant (extrait C), Ibn Mâğid place cette île à trois doigts de hauteur de Grande Ourse alors que, d'après tous les caps qu'il donne dans ce passage, il la situe à quatre doigts, à la latitude de bandar Kûs (voir infra note 36). Dans l'extrait précédent (extrait A vers 118), il la dit être dans le prolongement des Maldives et Laquedives (al-Fâl ou al-Fâlât ou al-Dibağât); le dernier nom est tiré de *diva* (du sanscrit *dvīpa* "île") arabisé en *diba* (comp. Sarandīb, Ceylan) que l'on retrouve, dans les premières cartes portugaises, avec Dina margabim (= Dina magribin "île de l'ouest") désignant La Réunion, Dina Mozare (= Dina maşriq "île de l'est") pour Maurice, et Dina arobi (= Dina ħarib "île déserte") pour Rodrigue (voir Atlas Cantino et Caneiro, 1506). Il est pour le moins étonnant qu'aucune trace de telles dénominations n'apparaisse dans les textes arabes et qu'Ibn Mâğid n'en ait pas eu ouï-dire.

30. Soit la direction S1/4SE (= 168° 45').

31. Ce toponyme arabisé en Sa'da (Sa'âda "bonheur" chez Sulaymân) est transcrit Sada, Saada ou Cada/dadi par les Européens; ce serait, selon Granddier (C.O.A.C.M., III, 260 note 1) "un mot qui dans la langue des Antaloitra ou Arabes du nord-ouest de Madagascar signifie "fortin". Ces Arabes avaient des sada ou fortins en divers points de la côte nord-ouest, notamment à la place de la moderne Anorontsanga et au fond de la baie d'Ampasindava; il n'est donc pas étonnant que les anciens auteurs aient donné ce nom à des baies et à des îles différentes". Les prospections de P. Vérin confirment en tous points ces dires (voir op. cit., II, 582 s. pour Anorontsanga, et II, 617 s. pour le site de Mahilaka au fond de la baie d'Ampasindava). Outre ces deux Sada attestés de longue date (voir les cartes de Gastaldo, 1567, et de Porcacchi, 1572, reproduites par Vérin, op. cit., I, 20, 22), on trouve encore sur la côte nord-ouest un Sada au Nouveau Masselage sur l'îlot d'Antsoheribory, dans la baie de Boëny, de même que Lobo de Souza (1557) nomme Sada l'îlot Nosy Manja du Vieux Masselage. La baie de Baly connaît aussi un Sada situé à la pointe du promontoire dit Cap Est ou Cap Sada. De plus, sur les cartes de Wilde (1650) et de Fitzhugh (1683), Nosy Be elle-même est appelée Asada (voir reproduction dans Vérin, op. cit., I, 23). Cette pluralité de Sada est typique de la côte nord-ouest et c'est de l'un d'eux, placé à plus de neuf doigts de hauteur de Grande Ourse (voir infra extrait C, vers 60) qu'Ibn Mâğid parle en ce vers. Or, abusé par une interprétation fautive de Grosset-Grange qui a négligé le sens de l'expression *min sawbⁱ Sa'da*, Vérin a, à sa suite, admis l'existence d'un Sada sur la côte est

en disant (op. cit., I, 93): "...le cap Masoala portait le nom de Saada ..." C'est à notre sens une erreur d'interprétation car en disant *min sawbⁱ Sa'da* "de l'aplomb de S." c'est à dire "de la latitude de S.", Ibn Mâğid entend qu'une fois doublé le cap d'Ambre (= cap du sel), celui qui veut aller aux Mascareignes doit redescendre le long de la côte jusqu'à une latitude correspondante à celle de Sada qui est de l'autre côté, et, de là, prendre le cap indiqué. Cette latitude étant de "plus de neuf doigts", ce Sada d'Ibn Mâğid aurait été au sud de Langany Vieux Masselage qui est porté à dix doigts. Mais, plus tard, dans son poème al-Sufâliyya, Ibn Mâğid a corrigé sa hauteur de Sada, la portant à un peu plus de dix doigts, ce qui le met au site de Mahilaka cité plus haut, au fond de la baie d'Ampasindava, à quelques 12' au-dessus du quatorzième parallèle. Après les sondages sommaires de L. Millot (1912) et de Ch. Poirier (1947), P. Vérin, plus méthodique, a effectivement reconnu, dans le site de Mahilaka, les importants vestiges d'une ancienne forteresse, d'une mosquée, de maisons d'habitation, le tout ayant fourni de nombreux fragments de céramique dont l'étude daterait cet établissement musulman du XII^{ème} siècle. Quelques pièces plus récentes montrent que cette échelle fonctionnait encore aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles. Sur la côte est, cette latitude tombe à une cinquantaine de kilomètres au sud de Vohémar et celle de Sada/Anorontsanga à une dizaine de kilomètres encore plus au sud. De toutes façons, le cap visant, depuis ces points, l'île de La Réunion que donne Ibn Mâğid, soit SSE (= 157° 30'), est beaucoup trop à l'ouest et conduirait le navire presque à mi-chemin entre Manakara et l'île; la bonne route eut été entre le rhumb du Scorpion (SE = 135°) et celui des Deux Anes (SE1/4S = 146° 15').

32. Ce "Port des fils d'Ismâ'îl", c'est à dire des Arabes, est, sans aucun doute possible, une fondation d'islamisés immigrés. Tibbetts le situe à Diégo Suarez (Antsirana), tandis que Khoury le voit, sans raison apparente à Vohémar. La carte de la baie de Diégo-Suarez de Leguével de Lacombe (1823) (reproduite dans Vérin, op. cit., II, 722) indique un "Moncale - Antalotches ou Port des Arabes" à l'actuel village de Ramena, sur le promontoire sud de l'entrée de la baie; mais aucune prospection n'y a été effectuée. Par contre, des sondages opérés à une cinquantaine de kilomètres plus au sud, à l'embouchure de l'Irodo, dans les sites d'Antanimenabe, de Tafiantsirebika et de Tafiampatza (voir Vérin, op. cit., II, 725-42) ont exhumé des fragments de céramiques dont deux ou trois de facture islamique des IX^{ème}-XI^{ème} siècles, mais on ne peut en conclure qu'il s'agissait là du bandar Banî Ismâ'îl et nous nous en tiendrons à la localisation avancée par Tibbetts et, plus précisément, à l'emplacement de Ramena. Comme le précédent, le cap sur La Réunion donné ici est trop à l'ouest (rhumb est de Canope = SSE = 157° 30'). Signalons chez Tibbetts (p. 434, ligne 15) une inadvertance avec "The west coast..." pour "The east coast..."

33. Ibn Mâğid donne Mankâr (voir infra extrait C, vers 66) sur Grande Ourse à six doigts de hauteur, c'est à dire à la même latitude que bandar Sî'bân de la côte ouest (voir infra note 48). Khoury place Mankâr à Andevoranto, tandis que Tibbetts suggère soit l'embouchure de la rivière Mangoro, au-dessous de Mahanoro, soit Manakara, soit Mananjary. Bien que le rapprochement de Mankâr et de Manakara soit tentant, nous hésitons à superposer les deux toponymes car cela supposerait le premier vraiment très au sud, et bandar Sî'bân qui lui fait pendant à l'ouest serait, du fait, à placer aux environs du Cap Saint Vincent, ce qui semble impossible. Quelle que soit la latitude de Mankâr, le cap est sur Achernar (S1/4SE = 168° 45') est encore trop à l'ouest pour toucher l'une des Mascareignes.

34. Selon Ibn Mâğid, il faudrait distinguer ce (bandar) Hadûda situé à la latitude de Grande Ourse par cinq doigts de hauteur d'un autre Hadûda relevé à deux doigts seulement. Khoury suppose le premier au niveau de Nosy Varika et le second entre Manantenina et Sainte Luce. Tibbetts passe sous silence le problème de leur localisation. Si l'étymologie de ce toponyme est arabe, il conviendrait de le lire Hudûda au double sens de "grondement de la mer" et de "terrain très en pente", ce qui évoquerait un lieu où brise la mer ou un établissement accroché à flanc d'un rivage escarpé.

35. Soit la direction SE = 135°.

36. Le terme arabe *kaws* a le sens général de "vent contraire" et dans l'océan Indien, prononcé *kûs*, il désigne la mousson du sud-ouest; à Madagascar, *kosy* est le nom de la brise du sud. En toponymie, les "Port-Kous" sont fréquents (voir Vérin, op. cit., 1, 17 note 1). Comme pour Kûri et Hadûda (voir supra notes 21 et 34), Ibn Mâğid en cite deux sur la côte est, l'un par Grande Ourse à quatre doigts de hauteur et l'autre, beaucoup plus au sud, à un doigt seulement. Khoury situe le premier à Mananjary et le second à Faux Cap. Tibbetts qui lit Kaws ne parle pas du premier et verrait, dans le second, l'ancienne Turubaya (= Fort Dauphin) (voir note suivante). Axé sur la Réunion un cap plein est part exactement de Mananjary qui est à la même latitude et il se peut fort bien que ce bandar Kûs soit cette échelle; mais il faut préciser qu'à travers tous les écrits d'Ibn Mâğid et ceux de son disciple Sulaymân al-Mahrî règne une constante confusion entre les deux toponymes bandar Kûs et bandar Kûri, confusion attribuable non à ces auteurs mais à leurs informateurs, sans exclure les éventuelles erreurs de graphie dues aux copistes postérieurs. Il ressort néanmoins des textes qu'un bandar Kûri était le mouillage le plus austral à l'ouest du cap Sainte Marie et qu'un bandar Kûs était à peu près son pendant à l'est; toutefois, la côte antandroy n'a pas de port naturel et a été longtemps un cimetière pour les navires européens; aussi faut-il supposer ces deux échelles plus au nord sur l'une et l'autre côte.

37. D'après le cap donné (ENE = 67° 30'), l'angle de route inverse, depuis La Réunion, situerait ce bandar Abya ou Abaya, en orthodromie, à la latitude de Farafangana, mais on ne saurait tabler sur ce calcul à rebours, vu l'incertitude qui demeure au sujet de Tiri-Rağâ et de sa position. Tibbetts qui ne lit pas le nom se range à l'avis de Tomaschek; celui-ci interprète le toponyme en Wabaya, le rapprochant de Turabaya (= Turubaya - Fort Dauphin) par la terminaison -baya. Ce toponyme offre de multiples formes à travers les relations et les cartes anciennes; on trouve ainsi Turubaya (Barros, 1508), Turimbaya (Marmol, 1565), Torombaia (Thevet, 1575), Tumibaia (Belleforest, 1575), Torombaja (Megiser, 1609), puis Tarobay, Turobaya, Turubaia, Torobaia, Turunbaia, Torunbaya, Torambai, Toranbai, Toraby ... (voir A. Kammerer, La découverte de Madagascar ... tableau dépliant final). Le "royaume" de Turu^mbaya aurait, d'après la chronique, pris le nom de son fondateur, un capitaine du Gouzerat ou de Java qui aurait fait naufrage en ces parages.. Pour notre part, nous verrions Abya plus au nord et serions tentés de le rapprocher de l'ancien Manayba / Monayba / Manajba des portulans, devenu Maiba sur les cartes du XVII^{ème} siècle et alternant avec Aviboul (Aboboula chez Gastaldo, 1567; Ababoda chez Porcacchi, 1572). Kammerer identifie Manayba à une localité située à l'embouchure d'une rivière Manatsimba (?) par 23° 8', alors qu'il n'y a rien de tel à cette latitude; Lopary sur la rivière Mananivo est plus bas, à 23° 15', et le large estuaire de la Mananara, avec Vangaindrano, à cinq minutes encore plus au sud. Finalement, toutes ces propositions restent du domaine de l'hypothèse.

38. Soit la direction ENE = 67° 30'.

39. Pour ce toponyme voir supra notes 21 et 36. Il y a ici encore confusion entre Kûrî et Kûs.

40. Soit la direction NE = 45°.

Traduction

Extrait C (chap. IX, section 69, vers 50-79)

Cette section est une sèche nomenclature de toutes les échelles connues à l'époque sur la côte orientale africaine et sur celles ouest et est de Madagascar, avec mention des Comores et Mascareignes, le tout classé selon les hauteurs décroissantes, de douze à un doigt, de la Grande Ourse. Nous ne citerons ici que les échelles de la Grande Ile et de ses satellites. Outre les toponymes déjà mentionnés dans les deux sections précédentes; Ibn Mâğid ajoute ceux dont il n'a pas parlé et cette simple énumération, sans distinction des côtes ouest et est, n'apporte guère de lumières sur leur localisation. Nous rendrons donc ce

passage de la Hâwiya sous la forme d'un tableau.

Sur Grande Ourse se trouvent à:

11 doigts (vers 52-54): Râs al-milh "cap du sel" (= cap d'Ambre) (2); Anğazi-ğ̃a(=Grande Comore); Hanzuwânî (= Anjouan) (41); Mulâlî (= Mohéli).

10 1/2 doigts: Muwutû (= Mayotte), non mentionnée ici.

10 doigts (vers 56-57): (Madagascar), (Est): bandar Banî Ismâ'îl (32). (Ouest): Lûlûğ̃ân(= Langany) (22).

9 1/2 doigts: (Ouest): Sa'da (= Sada) (31).

9 doigts (vers 58-60): (Est): Bîmârûh (= Vohémar) (42). (Ouest): Anâmil (43); Manzalâğ̃î (= Vieux Masselage) (24).

8 doigts: (vers 61-62): (Est): Gazîra^t al-'anbar "Ile de l'ambre" (44). (Ouest): bandar al-Nûb (45).

7 doigts (vers 63-64): (Est): Nasîm (46). (Ouest): Malawîn (47).

6 doigts (vers 65-66): (Est): Mankâr (33). (Ouest): bandar Si'bân (48).

5 doigts (vers 67): (Est): bandar Hadûda (34). (Ouest): bandar Kûrî (21).

4 doigts (vers 68): (Est): bandar Kûs (36). (Ouest): bandar Qâsim (49).

3 doigts (vers 69-70): (Est): Abya (37); île Tîrî-Ragâ (29). (Ouest): bandar Hant (50).

2 doigts (vers 71-72): (Est): Hadûda (34). (Ouest): Timârûh (51).

1 doigt (vers 72-73): (Est): bandar Kûs (36). (Ouest): Gubba Kûrî (21).

Commentaires

41. Il est étonnant de constater que Tibbetts ne mentionne pas ce toponyme et que Khoury localise (carte n° 2) Hanzuwân (î) ou Hinzuwân sur la côte africaine, alors qu'il s'agit du nom même d'où est tiré Anjouan (après les formes Inzouan, Anguvan, Angovan, Anjoane, Anzoane, Anzuane). A la fin du vers, Khoury comble d'emblée la lacune du dernier mot, commune à tous les manuscrits, par Dumûnî (voir supra note 6); rien n'autorise une telle restitution qui s'avère erronée puisqu'elle conduit à une répétition.

42. Peut, aussi, se lire Bîmârûwa ou Bîmâriwuh. On relève, à travers les portulans, les formes Bemaro, Bamaro, Boamaro, Bimaro, Bonamare, Demaro, Demoro, Maar, pour aboutir à Vohemaro (voir Kammerer, op. cit., 66). Les neuf doigts de hauteur de Grande Ourse portent Vohémar un peu trop au sud et correspondraient à l'embouchure de la rivière Bemarivo (= "très peu profond"), nom qui est d'une similitude frappante avec le toponyme arabisé;

mais l'appellation de "Bemarivo" est fréquente dans le nord de Madagascar, tant à l'ouest qu'à l'est, et ne saurait prévaloir sur Vohémar pour la localisation de Bimârûh qui était le siège de l'autorité régnante d'alors (*balda^t al-sultân*).

43. Tibbetts indique une similitude phonétique entre Anâmil (nom arabisé mais non arabe) et la rivière Namela à l'embouchure de laquelle se trouve Maintirano; ce facile rapprochement reste très douteux et localiserait Anâmil beaucoup trop au sud. Khoury voit cette échelle à l'extrémité de la presqu'île de la baie de Radama, mais sans justification. Pour nous, il ne fait plus aucun doute que cet Anâmil correspond très exactement à l'important établissement de Kingany, à l'entrée de la baie de Boëny, particulièrement florissant au XV^{ème} siècle. Les résultats des fouilles de P. Vérin sont concluants de par leur richesse; mosquées, demeures, tombeaux montrent à quel point cette fondation antalaotse joua le rôle d'une grande échelle commerciale qui, comme le dit Guillain (1845, p. 35), attira "les marchands arabes qui, depuis longtemps, fréquentaient cette côte" (voir Vérin, op. cit., I, 283-340). La colonie de Kingany, repliée plus tard sur l'île de Antsoheribory, puis sur la terre ferme, au fond de la baie, se verra renforcée par l'arrivée des émigrés de Vieux Masselage (voir supra note 24) qui établiront là le Nouveau Masselage.

44. L'actuelle île Sainte Marie (Santa Maria) qui, jadis, porta les noms de Nosy Ibrahim et de Nosy Boraha. Dans d'autres ouvrages d'Ibn Mâgid, cette île est également nommée *ğazîra^t al-'ayn* "île de la source"; il peut s'agir là d'une erreur de graphie, les deux termes *'ayn* et *'anbar* étant voisins en écriture arabe. Cette seconde lecture ne saurait être ici retenue car seul le terme *'anbar* "ambre gris" satisfait, dans le vers, la mesure du pied - ° ° - indispensable pour la métrique, qu'Ibn Mâgid respecte scrupuleusement. Avec l'"île de l'ambre", Tomaschek avait pensé au petit îlot situé devant Angontsy et que les Portugais nommèrent Ilha Ampero, mais une telle identification ne peut être retenue vu la latitude trop septentrionale et l'insignifiance de cet îlot.

45. Le nom de cette échelle de la côte ouest peut aussi se lire al-Nawb et al-Nuwab. Y voyant une mauvise graphie pour al-Bûn, Tomaschek croit ainsi retrouver le toponyme Boëny (portug; Boene). Khoury situe bandar al-Nûb un peu au-dessous de la baie de Mahajamba; mais, Ibn Mâgid le place à la même latitude que l'île Sainte Marie (17^{ème} parallèle) ce qui conduit aux environs de Bemarivo, au-dessous de Besalampy. Le doute plane encore sur ce toponyme et sur sa localisation.

46. Le nom de cette échelle de la côte est a été lu de diverses manières du fait de l'absence de diacritisme des lettres dû à l'ignorance du copiste. Tibbetts hésite entre Naytam, Tanatam et Tamtam (?). Avant lui et d'après Sidi Celebi,

Tomaschek avait proposé Nusim qui aurait été l'abréviation de Nosy Ibrahim; nous reviendrions alors, avec ce toponyme, à l'île Sainte Marie (voir supra note 44). Cette interprétation ne tient pas compte du fait que l'abréviation n'est pas du mécanisme de l'arabe et que l'on n'en connaît que deux ou trois cas pour des formules religieuses souvent répétées. Avec Khoury et Grosset-Grange, nous préférons la lecture Nasim "brise". Khoury voit ce Nasim à Foulpointe, tandis que les calculs conduisent Grosset-Grange à le situer plus au sud, à hauteur de Vatomandry; nous ne sommes pas à même de trancher la question. Finalement, il faut peut-être placer cette échelle à l'îlot du lac Nosive, au sud de Tamatave; ce lac devait jadis communiquer avec la mer et un village était établi sur l'îlot.

47. Sur la côte ouest, Malawin serait, d'après Tibbetts, le portugais Maro Bellavo, l'actuelle Nosy Voalavo "l'île aux rats" (ce nom serait un indice que les navires y abordaient). Khoury le situe un peu à l'est du cap Saint André, à Vilamatsaha, à l'embouchure de la rivière Anjakaboro; mais nous pensons qu'il faille voir cette échelle au sud du cap. Ce toponyme peut encore se lire Malawini et Malwini et son étymologie reste inconnue.

48. Bandar Ši'bân, "Port aux écueils", sur la côte ouest, est situé par Khoury à l'embouchure du fleuve Manambao. Sans se prononcer, Tibbetts réfute à juste titre le rapprochement que fait Tomaschek entre ce toponyme et le "Saboany" (= Sahoany) des cartes portugaises, car c'est là une erreur de graphie. Grosset-Grange suppose cette échelle plus au sud, aux environs de Belo, dans le delta du fleuve Tsiribihina. D'après le sens du pluriel šī'bân "écueils" (et non ša'bân comme chez Tibbetts), on ne peut s'empêcher de songer aux redoutables "baxos de parcelles" des premières cartes portugaises, devenus, par la suite, "banc de Prancel", vaste zone de hauts-fonds comprenant les îles Barren. Luis Mariano signale déjà ces hauts-fonds à l'embouchure du Manambao (C.O.A.C.M., III, 665). Ibn Mâğid met bandar Ši'bân à la même latitude que Mankâr (voir supra note 33) ce qui signifierait que ces "écueils" (si le mot vient de l'arabe) seraient à voir plus bas que le banc de Prancel; or, la côte, depuis Morondava jusqu'à Tuléar et au-delà n'est, à vrai dire, qu'une suite d'écueils et de hauts-fonds, en particulier dans la zone du cap Saint Vincent. Il est donc vain d'être trop affirmatif pour une localisation.

49. Sur la côte ouest, le "Port de Qâsim", nom purement arabe, se situerait selon Tomaschek, à Morombe, tandis que Khoury le met plus au nord, à l'embouchure de la Maintapaka. Ibn Mâğid donne à bandar Qâsim la même latitude de quatre doigts que bandar Kûs de la côte est et que Kandalî (non mentionné chez Tibbetts) de la côte africaine. Ce Kandalî serait le Qanbâra des autres textes d'Ibn Mâğid et Qanbâra s'identifie à l'île de Bazaruto (21° 50'), la

plus grande des Paradise Islands; c'est bien là la latitude de Morombe. Khoury qui place Kandalî à un demi degré au-dessus de Inhambane n'a pas tenu compte de cette égalité de latitude entre les trois échelles citées. Il semble donc qu'avec Morombe Tomaschek soit dans le vrai.

50. Le nom de ce port de la côte ouest, lu aussi bandar Hayt, reste douteux; ce pourrait être l'arabe *hît* "terrain bas, déprimé". Tomaschek situe bandar Hant / Hayt à Tuléar en rapprochant Hayt de Havitry qu'il prétend être un autre nom de Tuléar. Khoury place cette échelle à Morombe, mais Ibn Mâğid la mettant à la même latitude que Abya (voir supra note 37), il faut sans doute la voir plus au sud.

51. Ce toponyme peut aussi se lire Timâruwa, Timâriwuh ou Tumâruwa et l'on serait en droit de le rapprocher du légendaire "Toly eroa" passant pour l'étymologie malgache de Tuléar, au sens de "mouillez là-bas!" (voir *Guide bleu* Hachette, p. 291). Tibbetts ignore ce toponyme et Khoury le localise à Anakao; or, Anakao n'est qu'une plage pour piroguiers vezo, et des navires de quelque importance ne sauraient y mouiller. Les possibilités qu'offre la baie de Saint Augustin à la navigation renforcent notre suggestion quant à l'identité de Timârûh avec Tuléar.

Index des toponymes arabes

Abaya, Abya, note 37.

Anâmil, note 43.

Anğazîga (Grande Comore), extrait A, vers 105.

Banî Ismâ'il (bandar -), note 32.

Bîmârûh (Vohémar), note 42.

Dumûnî (Domoni, Anjouan), note 6.

Çazîrat al-'anbar (île Sainte Marie), note 44.

Hadûda (bandar -), note 34.

Hant, Hayt (bandar -), note 50.

Hanzuwânî (Anjouan), note 41.

Kûrî (bandar -, gubba -), note 21.

Kûs (bandar -), note 36.

Lûlûğân (Langany), note 22.

Malawîn (bandar -), note 47.

Mankâr, note 33.

Manzalāġi (Vieux Masselage), note 24.

Mulâlî (Mohéli), extrait A, vers 106.

Muwutû (Mayotte), extrait A, vers 107.

Nasîm, note 46.

Al-Nûb (bandar -), note 45.

Qâsim (bandar -), note 49.

Râs al-milh (cap d'Ambre), note 2

Sa'da (Sada), note 31.

Si'bân (bandar -), note 48.

Timârûh, note 51.

Tîrî-Ragâ (gazîra -), note 29.



SUMMARY

Ibn Mâgid, arab pilot in the Indian Ocean at the end of the XVth century, wrote several books, in form of verses, on navigation and seafaring. One of those, Hâwiya, written in 1462, thus prior to the Portuguese, gives nautical informations on the malagasy coasts as well as on the Comoros islands and the Mascareignes. A translation of topic extracts is given here with comments on the possible locations. However Ibn Mâgid did not come himself on those shores and his informations are secondhand: therefore confusions and uncertainties remain on some ports.

FAMINTINANA

Boky maromaro miendrika tononkalo mitantara momba ny fifamoivoizana an-dranomasina no nosaratan'i Ibn Mâgid, mpanamory sambo iray izay nivezivezy teo anivon'ny oseana Indiana teo amin'ny faramparan'ny taonjato faha 15. Iray amin'ireny boky ireny ilay mitondra ny lohateny hoe Hâwiya no nilazalazany momba ny morontsirak'i Madagasikara sy momba ny nosy Komoro ary ireo nosy Maskarena. Tamin'ny taona 1462 no nanoratan'i Ibn Mâgid io boky io, izay saro-bidy tokoa satria tranainy noho ny soratra navelan'ny Portigesy. Koa atolotra antsika eto andalana vitsivitsy efa voadika mikasika ireo nosy ireo, miampy ny fanazavana momba ny toerana mety hisy ny tanana voatondro ao. Ny olana mipetraka anefa dia ity. Tsy nitsidika ireo morontsiraka ireo akory i Ibn Mâgid, koa araka ny fitantaran'olon-kafa no nanoratany ny boky. Noho izany dia misy zavatra mifandiso, na tsy mahafapo tanteraka ao.